



**Citation :** Adelhkhah, Fariba (2026), « Iran : ce que Club House nous dit de sa crise politique », *Sociétés politiques comparées*, 66: 149-174, doi: 10.36253/spc-20424

**Copyright :** © 2026 Adelhkhah. Il s'agit d'un article en accès ouvert, évalué par des pairs, publié par Firenze University Press (<https://www.fupress.com>) et distribué, sauf indication contraire, selon les termes de la licence Creative Commons Attribution, qui permet une utilisation, une distribution et une reproduction sans restriction sur tout support, à condition que l'auteur original et la source soient mentionnés.

**Déclaration de disponibilité des données :** toutes les données pertinentes sont disponibles dans l'article ainsi que dans ses fichiers d'informations complémentaires.

**Déclaration d'intérêts :** l'auteur (les auteurs) déclare(nt) n'avoir aucun lien d'intérêt en relation avec cet article.

Charivaria

## Iran : ce que Club House nous dit de sa crise politique

### Iran: What Club House tells us about its political crisis

FARIBA ADELKHAH

*Sciences Po Paris, CERI*

E-mail : [fariba.adelkhah@sciencespo.fr](mailto:fariba.adelkhah@sciencespo.fr)

**Résumé :** Cet article est une porte d'entrée pour comprendre le rapport entre le virtuel et le réel à partir de l'analyse de Club House et de ce que ce réseau social nous dit de la crise politique actuelle en Iran. On y trouve autant de contenus d'ordre poétique ou politique, que d'espoirs et de projections que la société veut bien nous livrer. On y observe la République tout autant que son opposition, qui désormais coexistent côte à côte, sans qu'aucun camp ne puisse véritablement éliminer ou restreindre le champ d'intervention de l'autre, en dehors des invectives et des injures. Club House apparaît ainsi comme un espace *off shore* qui permet la rencontre des extrêmes, pour le pire comme pour le meilleur. À partir de pratiques situées et contextualisées, cette recherche se propose d'esquisser quelques pistes à partir des profils et des débats menés sur plusieurs années par des divers groupes.

**Mots-clés :** cohabitation ; crise politique ; espace public ; Iran ; radicalisation ; représentation ; rhétorique ; société politique.

**Abstract:** This article serves as an entry point for understanding the relationship between the virtual and the real, based on an analysis of Clubhouse and what this social network reveals about the current political crisis in Iran. It contains as much poetic and political content as it does the hopes and aspirations that society is willing to share with us. We observe both the Republic and its opposition, which now coexist side by side, with neither side truly able to eliminate or restrict the other's field of action, beyond invective and insults. Club House thus appears as an offshore space that allows extremes to meet, for better or for worse. Drawing on situated and contextualised practices, this research aims to outline some avenues for exploration based on the profiles and debates conducted over several years by various groups.

**Keywords:** coexistence; Iran; political crisis; political society; public sphere; radicalisation, representation; rhetoric.

Je me suis trouvé un nouveau terrain, qui lui aussi s'est imposé à moi par la force des choses, dans la continuité de ma détention en Iran, de 2019 à 2023, et de l'anthropologie de la prison d'Evin que j'en ai tirée. Faute de pouvoir reprendre mon travail en Iran même, j'ai étudié, depuis Paris, la logique sociale des pratiques quotidiennes dans une société confrontée à des défis d'envergure, sur le plan politique, certes, mais aussi dans les domaines économique, culturel, générationnel, religieux ou proprement islamique. Logique que la dimension virtuelle et numérique de ses réseaux sociaux permet de saisir. Au premier rang d'entre eux, Club House.

Assignée à résidence avec un bracelet électronique à la cheville, en 2022, j'ai entendu des cousines parler de Club House comme un lieu d'échanges, de communication, de débats politiques des réformateurs, vraisemblablement soucieux de contourner la censure. Autant de conversations dont j'avais été privée quand j'étais à Evin. Au début, Club House était réservé aux possesseurs de téléphones Apple. Mais le réseau s'est ensuite ouvert aux détenteurs d'appareils de type Android, qui permettent désormais d'accéder à l'application et de s'inscrire sur la plateforme. Dans un premier temps, il était nécessaire d'être parrainé par un membre du réseau, mais cette condition a ensuite été levée.

Club House est ouvert à tous les sujets, et à leurs experts ou se voulant tels. Y coexistent des *rooms* – des espaces de discussion – voués à la poésie – à son exégèse, mais aussi à sa bonne diction, un art que l'on applique également à la lecture du Coran –, à la littérature, à la musique, à la religion, à la philosophie, à la psychanalyse, aux sciences sociales, au féminisme, à la finance, aux technologies de l'information (I.T.) et à l'intelligence artificielle qui permet de parler de tout et de son contraire sur la base d'archives et de statistiques exploitées à l'infini au nom de la « franchise », de la « sincérité », de l'« abnégation » que l'on doit au peuple. Et, bien sûr, à la politique. On y trouve des interviews d'intervenants éminents sur le réseau, par exemple dans les *rooms* « La chaise brûlante » ou « Hard Talk » qui prétend être une heure de vérité avec celles et ceux qui sont réputés constituer l'élite de Club House.

Sont présents, sur la plateforme, les Iraniens de l'intérieur et ceux de la diaspora, tous continents confondus, pris dans toutes leurs appartenances ou préférences idéologiques ou factionnelles. Y cohabitent réformateurs et conservateurs, opposants de gauche et « sécuritaires », royalistes et républicains laïques ou islamiques, et, *last but not the least*, des anciens combattants dont l'avatar les présente souvent sur leur lit d'hôpital, leur corps sous perfusion ou pris dans des appareils médicaux. Seuls les Moudjahidines du Peuple ne sont pas présents, en tout cas pas à visage découvert ou se revendiquant comme tels, encore que certains anciens militants, ou réputés tels, puissent monter des *rooms* afin de dénoncer les pratiques organisationnelles du mouvement. Hormis ceux-ci, tous et toutes jouent carte sur table, ou font mine de le faire car la parole engage et constitue en elle-même un acte. On devine vite que certains intervenants zigzaguent entre l'opposition au régime, son acceptation ou sa sécurisation. Dans la majorité des cas, on affiche son nom, ses diplômes, son métier, ses loisirs, ses affiliations politiques, ses principes que mettent souvent en exergue des citations poétiques, ses comptes Instagram, Twitter ou Telegram. Les récalcitrants sont vite pris à partie par les autres *rooms*. On peut se cacher derrière un pseudonyme ou un nom de plume, parfois fantaisiste. Mais il est difficile de rester dans l'anonymat si on veut organiser un *room* et intéresser un large public.

Chaque *room* est divisé en deux espaces. D'une part, en haut de l'écran, celui des intervenants qui s'expriment en direct depuis leur téléphone portable – généralement de 3 à 10 personnes –

sous la direction d'un modérateur, le gestionnaire (*modir*) du *room* qui l'a créé, son détenteur, en quelque sorte – son *otaq dâr*, un peu l'équivalent du *karavan dâr* des pèlerinages religieux, garant de la respectabilité du groupe, quitte à s'attirer les sarcasmes de ses membres qui se moquent de ses manières pompeuses, soucieux de sa publicisation qui engrange le nombre de clics nécessaires à sa renommée et à sa visibilité sur la *Hall Way*, au prix d'inévitables tricheries destinées à créer une audience fantôme.

D'autre part, en bas de l'écran, l'espace du public qui semble écouter religieusement et qui peut être autorisé à participer au *chat*, quand il est ouvert, et auquel tout le monde a accès pour le consulter et éventuellement réagir à chaud aux propos des intervenants, ou encore par le biais d'émojis (*like, dislike*, fleurs, tête de mort, etc.). Certains habitués du *chat* vont se faire inviter par le modérateur si les propos qu'ils tiennent sont originaux. Ils peuvent aussi en faire la demande pour émettre un commentaire par rapport à ce qui se dit dans le *room*, en cliquant sur l'onglet main levée. En tout cas, on ne reste pas toujours insensible aux échanges avec le public sur les sujets de débat qui occupent une poignée d'experts ou réputés tels. Ce dernier, composé de gens de tous bords et d'avis divergents, se montre volontiers critique, voire irrespectueux. Tant et si bien que le modérateur ferme parfois le *chat*.

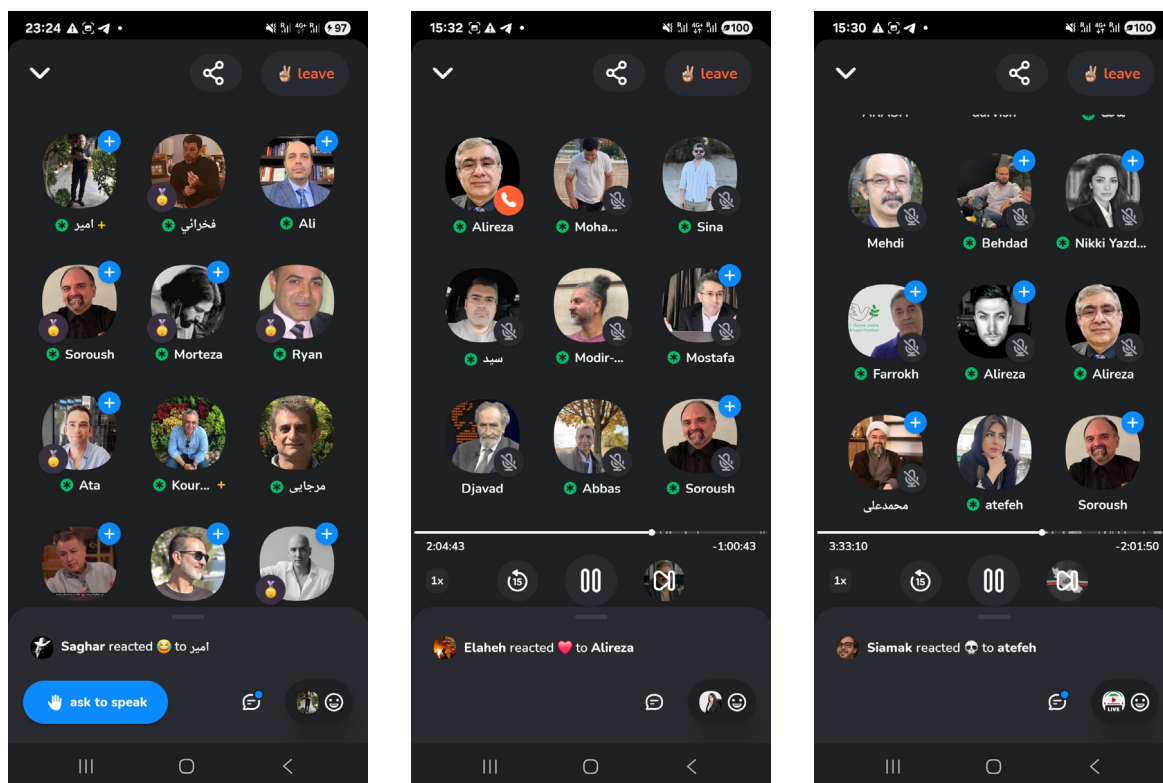
Par ailleurs, il faut souligner que l'espace réservé au public est subdivisé en trois compartiments visuellement distinguables : les membres du groupe qui y ont adhéré en cliquant ; les amis des intervenants qui ont cliqué sur le *button follower* ; le public général, sans autre implication que celle d'être informé de ses réunions. Évidemment, un *room* se distingue par l'importance de son public, sa qualité – et celle de ses intervenants. L'ancien ministre des Affaires étrangères, Mohammad Javad Zarif, a ainsi été suivi par 10 000 personnes quand il est intervenu sur Club House.

Les débats durent de deux à cinq heures, voire plus. Initialement réservé à des jeux, Club House est ainsi devenu, une fois investi par les réformateurs, un élément central du débat public, singulièrement en période électorale, une sorte de *dowreh*<sup>1</sup> national et numérique, auquel participent les femmes – plus souvent comme auditrices que comme intervenantes, et plus présentes dans les *rooms* culturels que dans les *rooms* politiques –, les représentants des ethnies ou des régions frontalières, les clercs – en nombre limité, et si on admet que l'habit ne fait pas le moine – et la diaspora : tous âges confondus, de 18 à 85 ans, sur la base de ma fréquentation personnelle du réseau.

Un *room* digne de ce nom sur le Club House réunit des orateurs de toutes tendances confondues, et, à de rares exceptions près, sans la présence de femmes : les velai (ceux qui croient dans le Guide suprême et le gouvernement du juriconsulte), les islamo-républicains, ceux qui ont fait scission, les royalistes, les démocrates, les républicains, et toutes sortes d'intellectuels. Ces catégories politiques regroupent différentes professions : universitaires, personnel médical, commerçants, ingénieurs, etc.

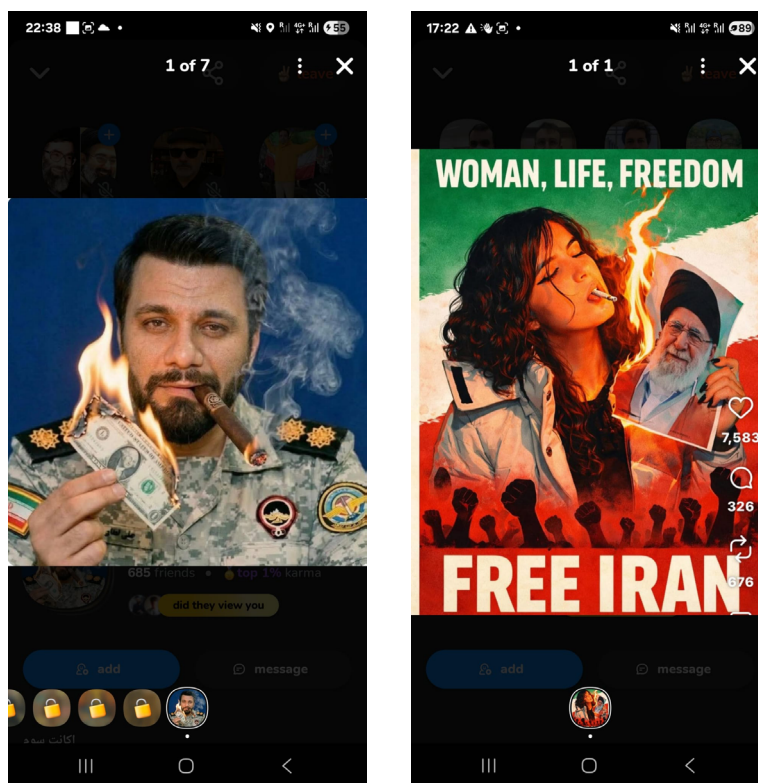
---

<sup>1</sup> Cercle, réunion tournante dans la sociabilité iranienne.



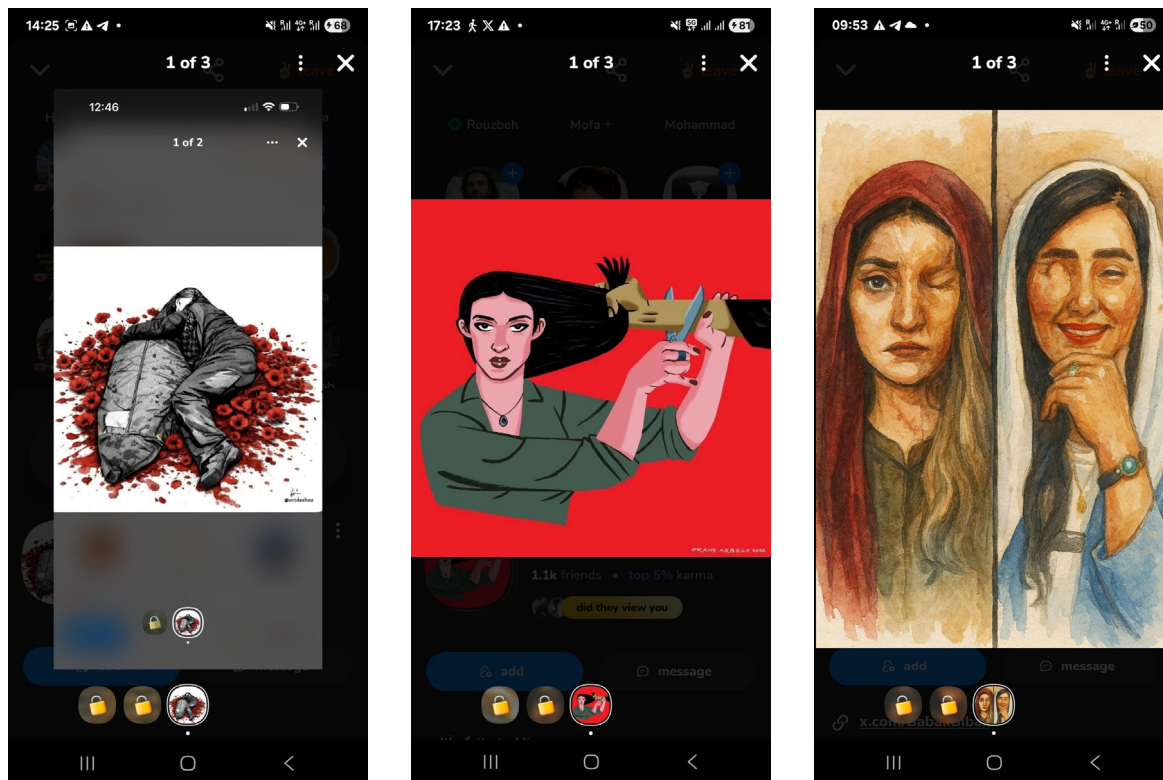
Mon hypothèse est que Club House, devenu central et même viral dans la société iranienne depuis six ans environ, a représenté un espace public au sens de Jürgen Habermas, permettant l'« usage public de la raison » – au moins en théorie, et fût-ce par les invectives, la mauvaise foi et même les injures les plus ordurières. Des acteurs idéologiquement antagoniques s'y retrouvent, s'y affrontent, s'y écoutent « *inch Allah!* », et peut-être surtout s'y regardent, dans leur mise vestimentaire, leur coiffure, leurs mimiques, leur lieu de vie. Club House est ainsi devenu un instrument de formation d'un nouvel imaginaire national qui a contribué au dialogue entre les Iraniens de l'intérieur et ceux de la diaspora, ainsi qu'à l'éclosion et à la définition des mouvements sociaux de ces dernières années, à commencer par Femme, vie, liberté. D'une certaine manière, cette dernière mobilisation a été la consécration des transformations sociales dont Club House a été une matrice, transformations dont on voit encore mal la mise en forme politique par des acteurs stratégiques, si tant est qu'il y en ait ou qu'ils s'en préoccupent.

### La radicalisation, une source de distinction



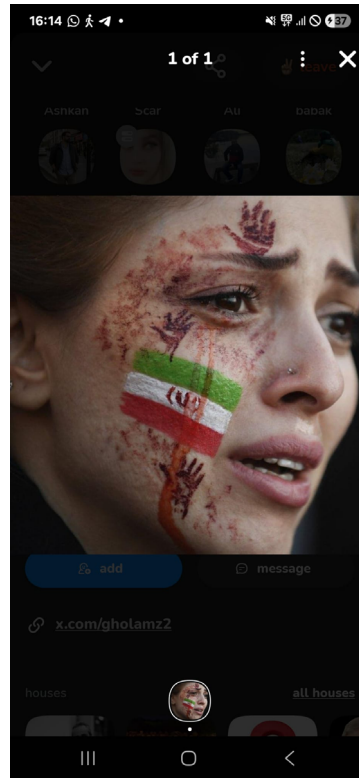
Quoi qu'il en soit, Club House est bel et bien un espace politique, au sens où l'entend Hannah Arendt : il se situe en dehors de la famille – même si celle-ci peut être évoquée par les intervenants, souvent enclins à s'en enorgueillir – et en dehors de l'espace professionnel – même si certains responsables de *room* sont réputés en tirer un profit, vu le temps qu'ils y consacrent. Ce genre d'analyse politique issue de l'observation de Club House n'aurait jamais pu être écrit avant 2020 parce que cet espace n'était pas enraciné et que le virtuel ne pouvait pas sérieusement apparaître comme un terrain anthropologique. D'autant plus qu'un *room* peut, au long de son parcours, se déchirer idéologiquement, se scinder, débiter avec 50 participants, monter à 2 000, puis chuter brutalement et finalement disparaître, et que donc, pour analyser Club House comme un lieu d'observation du changement de la société, une certaine continuité est nécessaire. Aujourd'hui et malgré la disparition de certains groupes et mêmes d'organiseurs de *room* qui ne cessent de se renouveler, il existe une certaine permanence des règles. Club House semble ainsi être au croisement d'une offre et d'une demande politique et sociétale prise en considération, au moins en partie. Apparemment surgie de rien, dépourvue de programmation, certainement surveillée mais non censurée sans que l'on comprenne trop pourquoi, cette application, en dépit de ses limites et de ses énigmes, nous ouvre une petite fenêtre sur le tsunami qui a balayé une société en ébullition avec la montée en puissance des mobilisations depuis plusieurs années, leur répression sauvage en janvier 2026, et le déclenchement de la guerre d'agression israélo-américaine qui provoque de nouveaux bouleversements au fil des bombardements.

## Répression et contestation politique



Elle atteste l'autonomie du social en interaction avec le pouvoir politique, la complexité de ce que je qualifierais d'autoritarisme d'accommodement, et la diversité des formes de projection dans l'avenir des Iraniens, toutes orientations confondues, avec leurs rêves, leurs divisions, leurs souffrances, leur mémoire traumatique de plus de quarante ans d'une histoire douloureuse qui n'est pas toujours là où on le pense.

## Un nationalisme doloriste



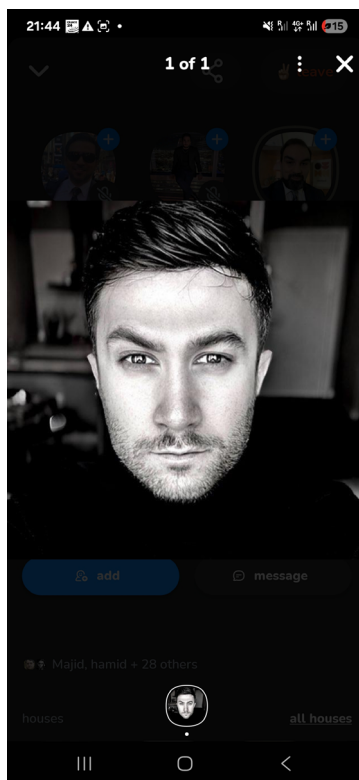
L'éloquence est un outil indispensable si on veut se faire entendre sur Club House. On y intervient toujours à chaud, sans avoir le temps de peser ses mots ni pouvoir les reformuler. On y mise autant sur le raisonnement que sur le ton, qui doit rester calme et détaché, autant sur l'argumentation que sur les sources, les archives ou les références bibliographiques sur lesquelles on s'appuie pour se distinguer. C'est toujours le souci de l'Iran ou de l'Iranien qui doit inspirer l'intervention. L'humanisme est de rigueur, quitte à être à géométrie variable, servant les uns en démunissant les autres, et qui finit par rendre étriquée l'humanité elle-même. Ainsi, un jour, le modérateur d'un *room* de poésie, très réputé en cette matière, a perdu le contrôle de soi – comme cela nous arrivait si souvent à Evin – et a laissé son naturel revenir au grand galop et piétiner l'image d'écoute et de tolérance qu'il avait affichée depuis des années, comme il se doit pour un poète, et qui lui avait permis d'obtenir la parité entre les femmes et les hommes parmi les quelques dizaines de *followers* sur son *stage*. Ce furent les commentaires d'un Afghan qui déclenchèrent la crise. Il s'en suivit un déluge de vociférations, d'insultes d'une violence absolument insupportable et en complète contradiction avec les propos tenus jusqu'alors.

Une collègue du CERi m'a suggéré la comparaison avec un automobiliste pris dans un embouteillage qui se permet des propos, à l'abri dans la bulle de sa voiture, qu'il ne pourrait tenir ailleurs. Dans l'univers clos d'un *room*, on peut être d'autant plus brutal que son interlocuteur est loin, parfois géographiquement, au Japon, en Californie, en Europe. Et le public se

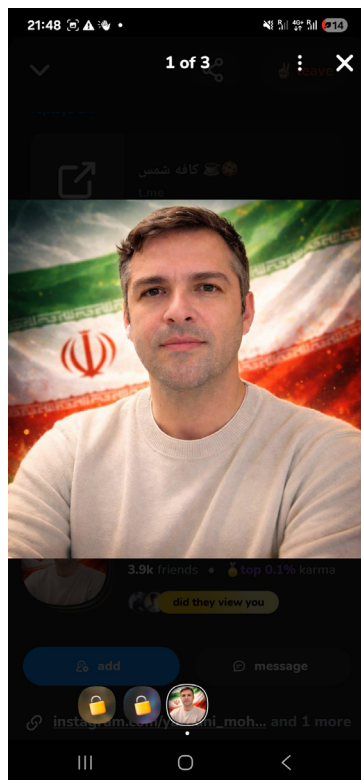
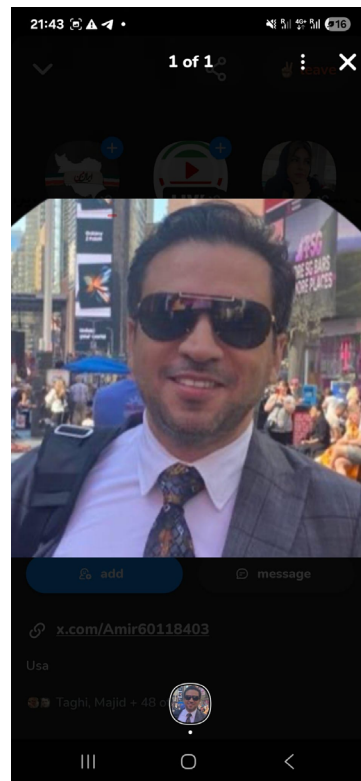
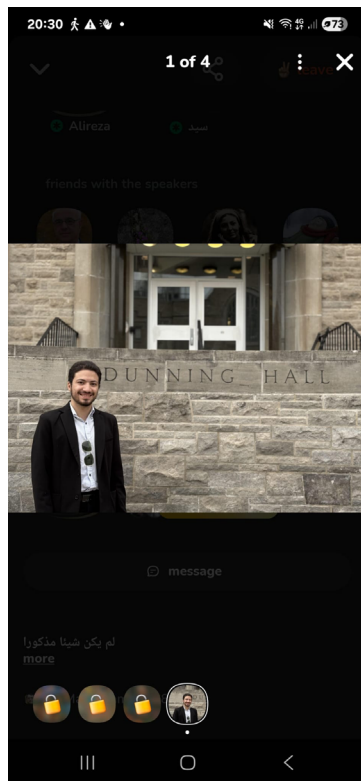
rassemble sur la place pour assister à une exécution fantasmagique. Club House est un lieu de conflits, de rancœurs, de vengeances, de souffrances, autant que de débat. S'il est facile d'y engager le dialogue, il est plus compliqué de l'y maintenir.

La participation aux *rooms* de Club House est une affaire de performance. Tout est éloquence sur Club House, même les invectives. Comme dans la vie normale, on y est en permanence dans la représentation et le *show off*, la mise en valeur de soi. C'est la magie qu'expriment les réseaux sociaux et qui leur donne leur force d'attraction. L'une de mes codétenues, dans le confinement d'Evin, avait attiré mon attention sur ce sujet. Elle était une fan des compétitions de lutte, qui se flattait de savoir dépecer un mouton de A à Z. Elle n'était pas dupe de ces profils sur Club House qui donnaient à voir des lettrés, des intellectuels bien habillés, soucieux du monde et des hommes, à la parole rassurante – la plupart des modérateurs des *rooms* politiques sont des diplômés en sciences sociales ou en histoire, des journalistes, des technocrates agents des services de sécurité, voire des politiques jouant délibérément la carte du rapprochement et du dialogue –, et qui semblaient toujours prêts à vous secourir, mais dont l'illusion ne résistait pas à la réalité quand on avait vraiment besoin de leur aide.

### Quelques islamo-républicains



*Journaliste et fondateur du room Iran-e man (« Mon Iran à moi »), le room le plus réussi pour le nombre de son auditoire et ses débats d'actualité. Il travaille en joint-venture avec une jeune journaliste et tous deux poursuivent, de pair et à égalité, l'objectif du groupe.*





*La main de Qassem Soleimani, dit le Sardar, commandant de la Force Al-Qods, tué par les Américains en 2020, se joint à la main qui vote – reconnaissable à l'encre sur le doigt – pour enserrer l'Iran.*

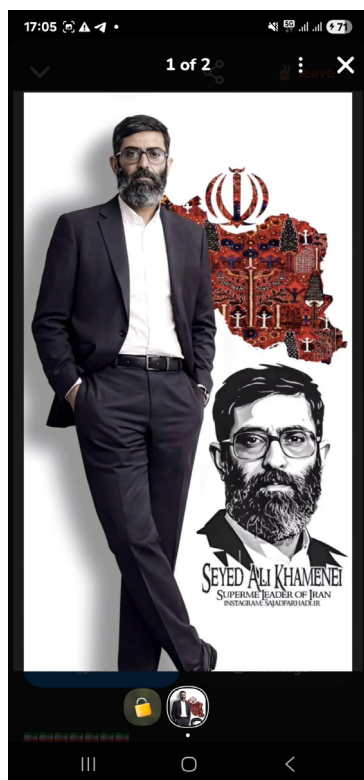


*Le Guide la Révolution confie à son successeur, son propre fils Mojtaba, le drapeau de l'Iran, et non celui de l'Islam.*

Club House permet d'exclure et de condamner les indésirables d'un seul clic, pour couper leur micro, pour les rétrograder du *stage* au public, voire pour les « bloquer », en leur interdisant l'accès non seulement à son propre *room*, mais aussi à d'autres, si celui qui a « bloqué » une personne s'y trouve. C'est une plainte que l'on entend constamment : « Quelqu'un de votre *room* m'a bloqué, ce qui fait que je ne peux plus accéder à vos débats, faute de pouvoir visualiser l'annonce. » Bref, l'espace public virtuel de Club House n'est pas démocratique pour autant. Mais il constitue une hétérotopie dans laquelle couvent peut-être une forme, une expérience ou une espérance de liberté.

Cette petite note de recherche s'efforce de saisir les transformations de l'imaginaire social et politique en Iran ces dernières années, à travers une archive vivante qui est en train de se constituer sur les écrans des téléphones portables : celle des profils qu'affichent les utilisateurs de Club House, et celle des débats qu'on y trouve. Dès les premières images, on comprend combien l'Iran s'est éloigné des représentations convenues des éternelles femmes en tchador noir, ou des jeunes filles à la mèche rebelle sous leur foulard coloré, le téléphone portable à l'oreille, ou encore des clercs enturbannés qui illustraient (et continuent d'accompagner) les reportages traitant de la République islamique. La « République des ayatollahs (ou des mollahs) », selon la formule vindicative et consacrée de l'opposition que reprennent volontiers les journalistes, revêt désormais des looks bien différents.

L'iconographie islamo-républicaine entérine la prééminence de la raison d'État sur la raison religieuse, qu'avait instituée l'ayatollah Khomeini en 1988.



*Ce montage Photoshop est le profil d'un admirateur de l'ayatollah Khamenei, qui correspond sans doute à l'idée qu'on se fait de lui dans sa jeunesse. Le Guide était réputé aimer fumer la pipe, écouter et jouer le tar, et lire la poésie moderne, notamment celle de Mehdi Akhavan-Sales originaire de Mashad, comme lui, et avec qui il avait gardé une relation d'amitié au moins jusqu'en 1979 sans jamais la trahir. Ainsi alors qu'il était déjà Guide de la République islamique, en 1990 et avec son autorisation, le poète a été enterré au pied du mausolée de Ferdowsi à Tous, dans le Khorasan.*

Et, sur les réseaux sociaux, cette iconographie doit composer avec l'irruption d'une iconographie monarchique, désormais omniprésente, qui ressuscite la Perse éternelle dont les Pahlavi s'estiment être les exécuteurs testamentaires.



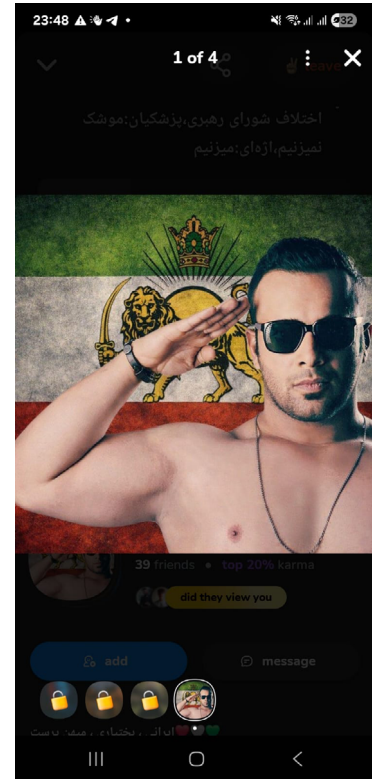
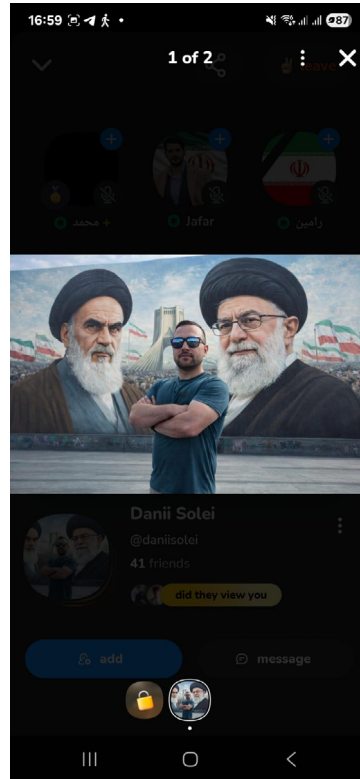
Pour débroussailler ce nouveau terrain, je propose ici trois rubriques : « Femme », « Vie », « Liberté », dans une continuité en trompe-l'œil qui laisse entrevoir la trame d'une discontinuité surprenante, à défaut d'un « passage au politique<sup>2</sup> » dont la carence se fait sentir.

### *Femme*

La société iranienne reste profondément patriarcale, viriliste, hiérarchisée, avec des discriminations garanties à tous les étages. Les profils recueillis montrent des femmes dévoilées et moins traditionnelles que jadis, mais qui ne sont pas plus politiques pour autant ni ne jouissent des mêmes droits que les hommes. Ces derniers, monarchistes, islamo-républicains, voire clercs, se montrent volontiers musculeux, peut-être prêts à la violence.

<sup>2</sup> Jean-François Bayart (dir.), « Passage au politique », *Revue française de science politique*, vol. 35, n° 3, 1985.

## Virilisme



## Violence



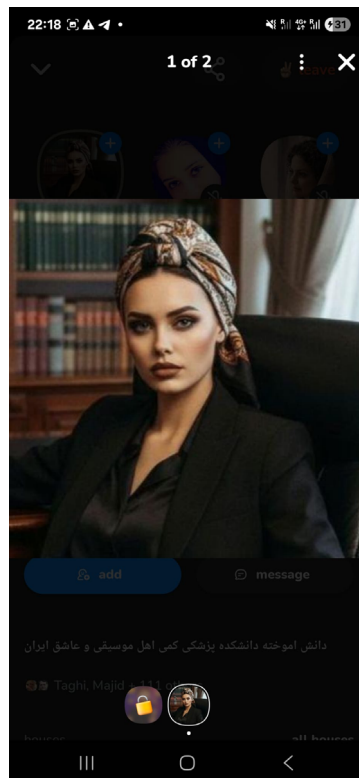
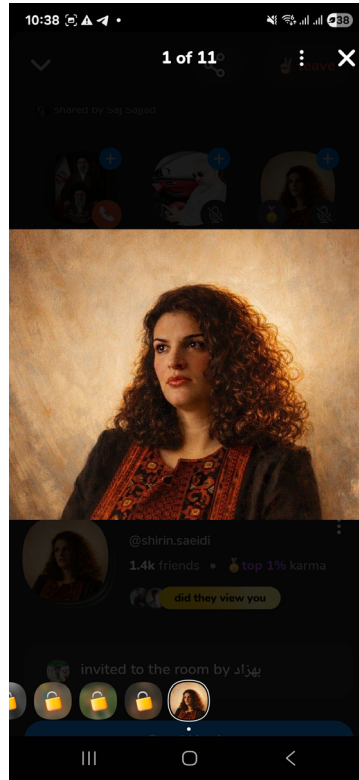
*Au lendemain des sanctions contre les Gardiens de la Révolution, les parlementaires se sont tous habillés en Gardien, et leurs photos ont servi de profil aux islamo-républicains.*

Derrière la discontinuité de l'iconographie, beaucoup de continuités.

Sauf exception toute récente qui, comme toute exception, confirme la règle, les femmes sont souvent conviées comme secrétaires des *rooms*, sans en avoir le titre, ni nécessairement se rendre compte de la place qui leur est réservée dans ce nouvel espace. Comme quoi les pesanteurs culturelles se maintiennent, même au cœur de la technologie la plus sophistiquée. C'est bien la pratique qui fait sens. Au début, les animateurs des *rooms* confiaient aux femmes le soin de passer le micro, de diffuser des enregistrements de musique ou de témoignages, de distribuer le temps de parole, de faire monter sur le *stage* – la scène – celles et ceux de l'assistance qui le demandaient. L'animateur d'un *room* politique, presque toujours un homme, y tient le premier rôle, de pair avec ses invités de prédilection – très rarement des femmes. Ces dernières ont fini par rester en retrait car elles n'étaient pas considérées, voire étaient traitées avec désobligeance lorsqu'elles prenaient la parole ou des initiatives, étaient volontiers interrompues, ne bénéficiaient pas du même temps, sans pour autant être soutenues par les autres femmes participant au *room*. Les plus fortes d'entre elles ont cédé pour rejoindre le simple public. Certaines s'en sont plaintes, d'autres ont disparu de Club House.

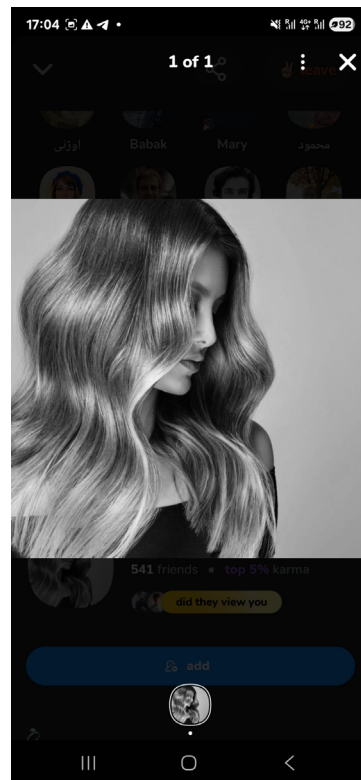
Autrement dit, les femmes, en politique, n'existent pas, ou à peine. Néanmoins, la présence féminine sur Club House est très importante par le biais des photos qu'elles donnent à voir, ou encore de leur voix. Non que celle-ci soit si différente, mais elle est inhabituelle. La présence des femmes ne passe jamais inaperçue, ne serait-ce que par leur style qui contraste avec celui des hommes, certes, mais surtout avec les usages sociaux et avec la pudibonderie ambiante, mi-traditionnelle, mi-islamique. Elles affichent, sur leur profil, des photos de leurs loisirs – mer, montagne, équitation –, de leur art de la table ou de la maison. Souvent sur leur 31, comme si elles étaient en fête, rarement voilées, elles arborent leur mise : vêtements, parfois très décolletés ; cheveux apparents ; maquillage et bijoux. Elles partagent également leur expression artistique et intellectuelle. Jamais les hommes et les femmes ne s'affichent en couple. Leur présence sur Club House est individuelle, à moins qu'elles ne se montrent aux côtés de leur père si celui-ci occupe une position ou un rang particulièrement honorable. La nouveauté, ces dernières années, est la liberté de paraître qui s'est imposée dans les *rooms* et sur les profils. Dans les profils, et même sur les *stages*, attendant leur temps de parole, des femmes cheveux libres, souvent teintés, des clerks enturbannés et des intellos islamo-réformateurs ou islamo-conservateurs se côtoient. Ce qui a longtemps été impossible dans la société réelle, jusqu'au mouvement Femme, vie, liberté, l'était devenu dans l'espace public virtuel de Club House, ce qui a sans doute contribué à briser les tabous et à faciliter, en tout cas à annoncer, la survenue de la mobilisation féminine de 2022-2023.

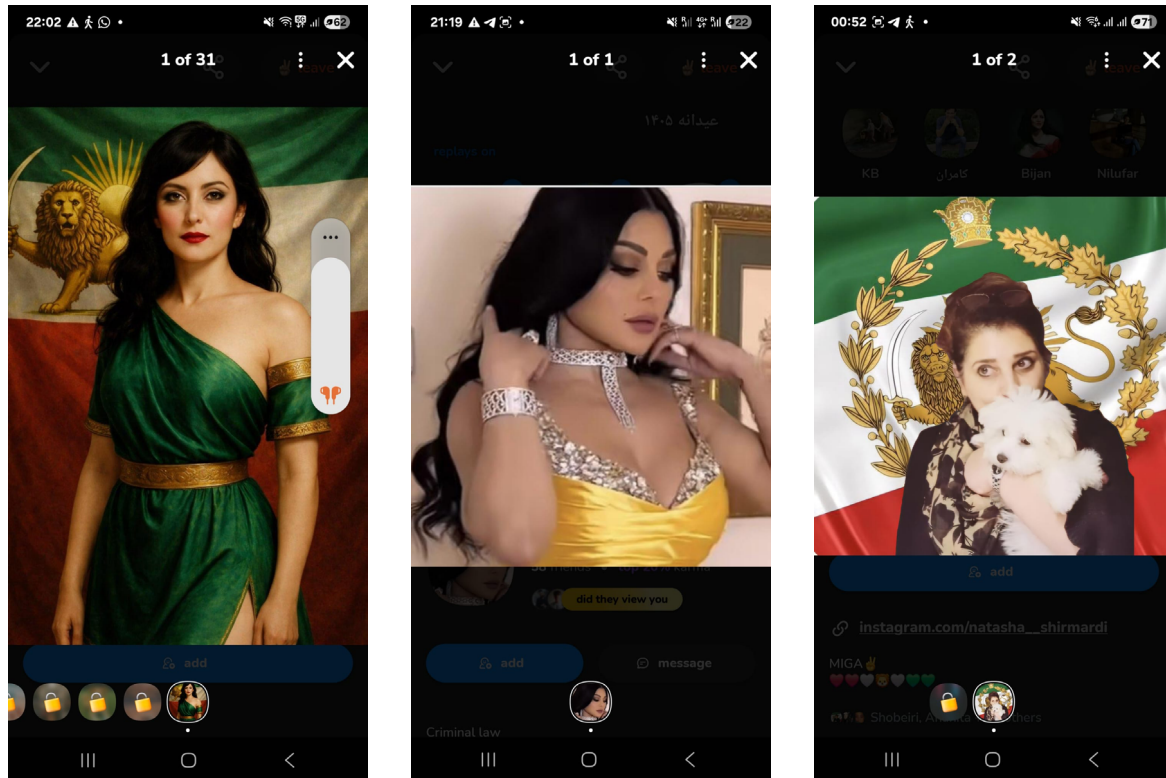
Quelques islamo-républicaines



*Une femme médecin qui a récemment fondé un room d'information avec ses amies, toutes des femmes. La coupure d'Internet a limité son évolution.*

## Le public féminin de Club House

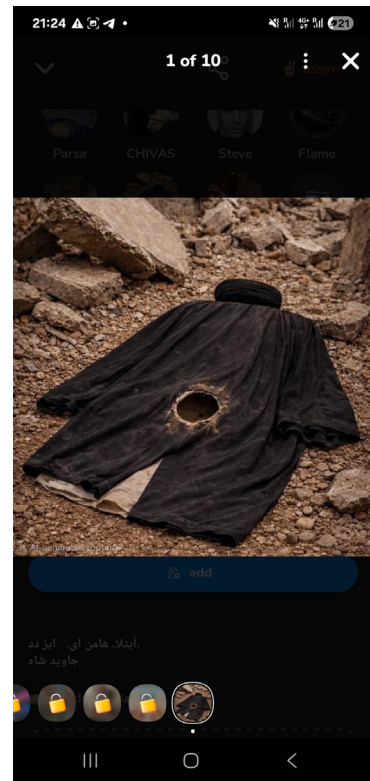




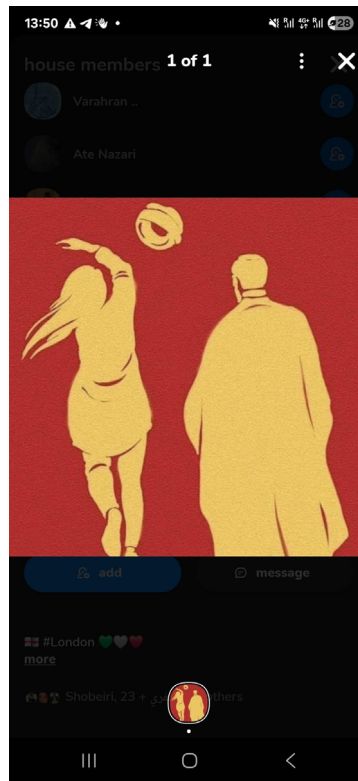
## Vie

Club House est un lieu de vie où, cohabitation oblige, fleurissent les conflits, la hiérarchisation des acteurs, la discrimination. Les débats, dans les *rooms*, sont parfois très tendus, voire violents. Mais cela n'exclut pas le recours à l'humour avec d'autres participants avec lesquels on s'entend... ou pas. Tout est bon pour se moquer d'autrui ou le ridiculiser. L'autre en question, soit est présent dans le *chat*, et il peut essayer de se défendre comme il le peut; soit est absent de la plateforme, ou dans un autre *room*, et la communauté des *club housi* peut lui faire parvenir un message pour qu'il puisse argumenter ou exercer son droit de réponse. Les propos peuvent être très crus, voire salaces. Personnellement, je n'en ai jamais entendu de tels en dehors de Club House.

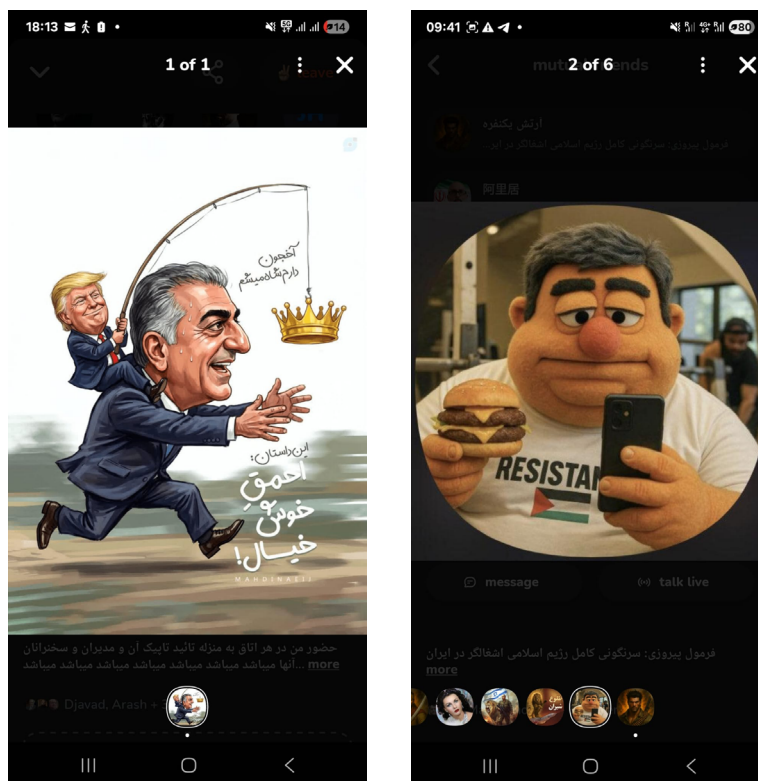
L'équivalent en image de l'abondante littérature salace



### Humour



Après avoir été l'actrice fétiche des royalistes, Golshifteh Farahani s'est retrouvée portant l'habit clérical et traitée de « bâtarde gauchiste sans patrie » pour avoir protesté contre l'intervention israélo-américaine en Iran.



Néanmoins, la vie est aussi conformisme, que Club House reproduit à l'envi. La plateforme peut contribuer au conservatisme, éventuellement à une forme de « révolution conservatrice<sup>3</sup> », autant qu'elle est un espace de liberté potentielle et promise.

L'atteste l'usage qui y est fait des prénoms. La plupart de ceux qui s'affichent sur le profil marquent une rupture avec la tradition, selon laquelle le prénom relève de l'intimité. En dehors de la famille, les patronymes s'imposent, accompagnés du titre ou du qualificatif de la personne à qui l'on s'adresse : Agha, Docteur – avec un « r » bien roulé –, autant de termes qui expriment le respect et campent l'autorité, la hiérarchie. Mais une certaine fraternité masculine transparait dans le titre de docteur, qui n'est pour ainsi dire jamais attribué à une femme montant sur le *stage*. Les femmes utilisent plutôt le prénom, suivi de *jan* qui traduit une forme d'affection, voire de connexion et de proximité, et qui est généralement réservé aux relations entre les femmes elles-mêmes. Certains sont gênés par cet usage du prénom par des femmes sur Club House, en quelque sorte dans l'espace public, fût-il virtuel, surtout si ledit prénom est fantaisiste. On peut alors s'en prendre à l'intervenante : « C'est quoi au juste, votre nom ? Vous ne pouvez pas le donner de manière complète et correcte ? » Il faut dire que la conversation, quand elle est politique, suppose une certaine gravité, une certaine sobriété, qui nécessite une forme de distance par rapport à ses interlocuteurs. Et donc le recours aux formulations

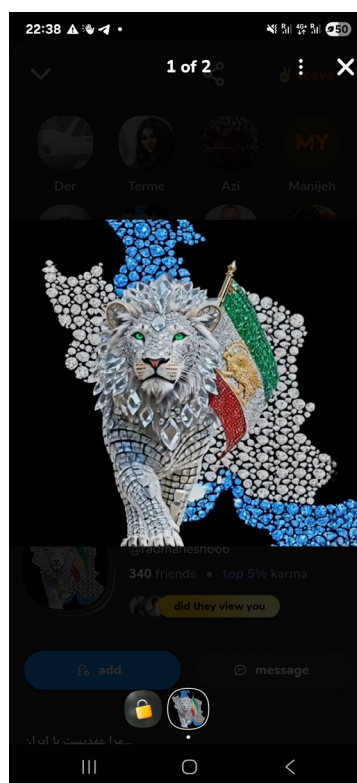
<sup>3</sup> Jean-François Bayart, « Iran : de la révolution “islamique” à la révolution conservatrice ? », AOC, 4 mars 2026, URL : <https://aoc.media/analyse/2026/03/03/iran-de-la-revolution-islamique-a-la-revolution-conservatrice/>.

respectueuses habituelles, même quand ces derniers se connaissent fort bien – un peu d'ailleurs comme à la radio, en France, où le vouvoiement est de rigueur pour ne pas donner le sentiment à l'auditeur d'être exclu de la discussion. En définitive, c'est surtout dans les *rooms* de sociabilité, d'ailleurs souvent éphémères, que l'usage du prénom se banalise.

### Liberté

Le passé sur Club House est le réceptacle de la légitimité, une référence qui garantirait la respectabilité, certes, mais surtout la liberté et répondrait à ses exigences. On tente de la rétablir en revenant à ce passé. Cela vaut pour les royalistes comme pour ceux qui se réclament de l'islam, ou encore pour les experts qui ne cessent de mettre en avant leur passé familial, leurs liens, leurs attaches.

L'Iran éternel, antique, impérial, islamique, tel le phénix, ne cesse de renaître.



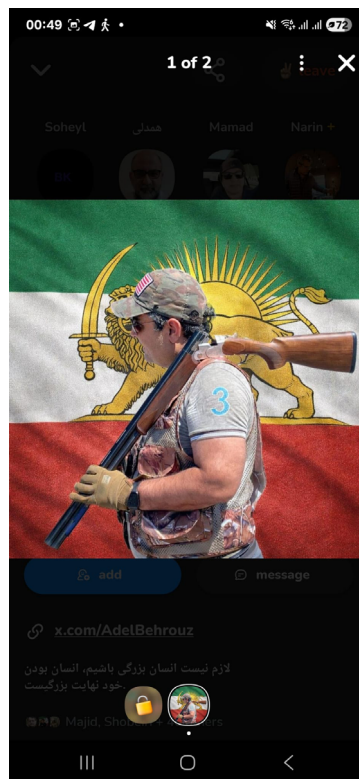
Il se ressource dans le raisonnement historique, ou qui se veut tel, dans la mythologie, et aussi dans l'humour. Il est simultanément d'ordre familial, politique, national ou nationaliste. Toutefois, ce traditionalisme, sous forme de recours au passé, cache un non-dit et une impossibilité: celle du retour en arrière. De ce point de vue, la crise politique actuelle est largement déconnectée de l'enjeu des libertés. Si elle se maintient, la République islamique ne pourra pas reprendre le contrôle des vies individuelles et privées. S'ils reviennent au pouvoir, les Pahlavi ne pourront pas faire fi de la foi et de l'islam, ni des quarante-sept ans de République islamique en dépit de la haine qu'ils lui portent. Chacun est l'épouvantail de l'autre. Mais, aussi, chacun est indispensable à l'autre. D'ores et déjà, on voit émerger dans certains milieux une cohabitation des extrêmes, encore balbutiante, que nourrissent et légitiment le sang des victimes ou le rejet de l'ingérence étrangère, fondateur du nationalisme moderne. Une page a bel et bien été tournée. Au prix fort, la société a sans doute eu gain de cause. Mais la crise politique actuelle sera lourde de conséquences. Dans un pays que la répression et les bombardements ont meurtri, la peur, la suspicion, les rancœurs, la radicalisation, la démobilisation, le désenchantement seront des ennemis redoutables. L'acharnement dont on fait preuve sur les réseaux sociaux sert de soupape. Mais il permet aussi à la société et à tout un chacun de se préparer *off shore* à relever ces défis.

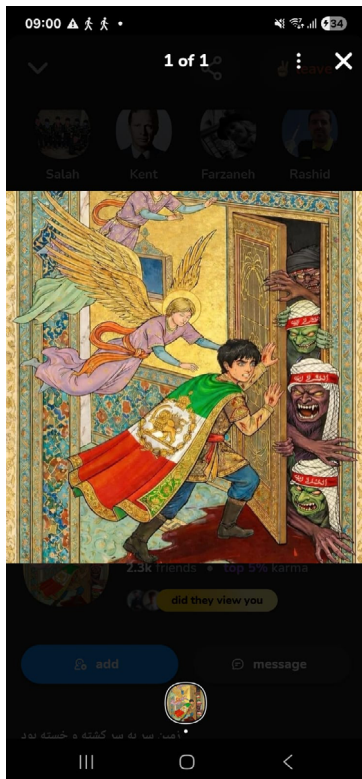
Acteurs neufs sur la scène politique – avant 2009, l'héritier en exil aux États-Unis n'avait pas brillé par son engagement –, les pahlavistes sont restés accrochés à une vision surannée du passé.

## Le retour des Pahlavi



*Bien que l'héritier du trône insiste sur le fait qu'il ne veut pas le pouvoir, il pense à la postérité et à l'héritage qu'il doit transmettre, d'autant plus qu'il s'agit là de récupérer le soutien des femmes.*





*Les Pahlavi referment la porte au nez  
des Arabes et des Palestiniens.*

À l'image de leur univers, dans l'exil doré de Los Angeles. Les noms de leurs magasins californiens, décorés des inévitables colonnes de Persépolis (en plastique ou en plâtre), rappellent la vie huppée des quartiers nord de Téhéran dans les années 1970, avec leurs cafés branchés, leurs *chéloukababi*, leurs librairies, leurs vendeurs de beaux tapis.

Dans l'iconographie monarchiste qui inonde les réseaux sociaux depuis janvier 2026, avec l'aide des influenceurs et des services israéliens, dit-on, le lion règne en maître et défie Allah, ou tout au moins la République qui s'en réclame. Mais ce conflit manichéen entre l'islam et une monarchie qui se piquait de sécularisme ne doit pas cacher son autre dimension : celle d'un rapport de classe entre une élite prétendant avoir le monopole de la modernité et menant grand train, et les classes populaires vouées à l'obscurantisme de la religion. L'islam, pour les monarchistes, c'est – comme dans les romans – celui de leur personnel de maison – chauffeurs et bonnes –, au mieux celui de leurs grands-mères, débordantes d'amour mais dépourvues de parole.

La psychomachie entre l'islam et le sécularisme laisse dans l'ombre quelques évidences sociales et politiques. Le matérialisme des militants communistes du parti Toudeh – dont les leaders venaient d'ailleurs souvent des milieux cléricaux ou de la haute société – ne leur a pas épargné la répression des Pahlavi. Et une partie du clergé – lequel avait partie liée à la dynastie – développait sa propre conception de la modernité, à commencer dans son enseignement. Aujourd'hui, on ne constate pas que les pahlavistes se montrent plus ouverts sur la question sociale, ou plus enclins à entamer un dialogue avec la gauche. Ils n'ont vraisemblablement aucune idée de ce qui se passe au sein du *howzeh* et des débats qui parcourent l'islam. Leur très hypothétique retour se traduirait sans doute par une pure restauration de classe, une forme de Terreur blanche et une vague de xénophobie.

Sur la scène politique, ou en tout cas diasporique, une nouveauté majeure s'impose : les retrouvailles d'Esther et de Xerxès. L'alliance entre les Pahlavi et Israël, jamais affichée dans les années 1960-1970, et à l'époque sujet de gêne, voire de critique de la part de certains intellectuels, s'étale désormais aux yeux de tous.



Dans certaines images, le drapeau américain se mêle à ces retrouvailles, à laquelle les juifs d'origine iranienne qui se sont réfugiés en Israël après la révolution de 1979 donnent une certaine consistance culturelle.

Mais le renvoi d'ascenseur d'Esther à l'intention du lointain et très hypothétique héritier de Xerxès oublie les Bahaï, cette religion dont le fondateur avait établi le siège à Haïfa quand celle-ci était ottomane, bien avant, donc, la création d'Israël, et dont les Pahlavi avaient coopté certains membres dans leur technocratie. Considérés par les religieux chiites comme des apostats, et donc tenus en suspicion et réprimés par la République islamique, les Bahaï demeurent les parents pauvres et dissimulés de la vie politique iranienne. Les pahlavistes, quant à eux, ont trouvé un peuple en danger à soutenir, en miroir avec les Palestiniens dont est solidaire la République islamique : le peuple d'Israël. Reste à savoir si les Iraniens se convertiront à cette nouvelle alliance sous les bombes de Tsahal.



### L'AUTEUR

Fariba Adelhah, anthropologue, est directrice de recherche à la Fondation nationale des sciences politiques (Paris, Sciences Po-CERI) et travaille notamment sur les transformations des sociétés iraniennes et afghanes. Parmi ses ouvrages, on peut citer *La Révolution sous le voile. Femmes islamiques d'Iran* (1991), *Être moderne en Iran* (1998), *Les mille et une frontières de l'Iran. Quand les voyages forment la nation* (2012), *Les paradoxes de l'Iran* (2013) et *Prisonnière à Téhéran* (2024). Elle a dirigé le numéro spécial « Guerres et terres en Afghanistan » de la *Revue d'études du monde musulman et de la Méditerranée* (2013).

### ABOUT THE AUTHOR

Fariba Adelhah, an anthropologist, is a research director at the National Foundation for Political Science (Paris, Sciences Po-CERI). Her work focuses on the transformations of Iranian and Afghan societies. Her publications include *La Révolution sous le voile. Femmes islamiques d'Iran* (1991), *Being Modern in Iran* (2000), *The Thousand and One Borders of Iran: When Travel Shapes the Nation* (2016), *The Paradoxes of Iran* (2013) and *Prisoner in Tehran* (to be published in 2026). She edited the special issue « Guerres et terres en Afghanistan » of the *Revue d'études du monde musulman et de la Méditerranée* (2013).